

surtout quand on porte en soi une douleur chère, un regret..... Je sais bien cela, moi..... Je vous enverrai des livres, vous viendrez me voir, et nous ferons de longues courses à cheval, n'est-ce pas ?..... A bientôt.

...Je sais bien cela, moi.

Pierre n'avait pas eu besoin de cet aveu tacite pour démêler en son grand ami un passé de tristesses. Aux premiers jours, il lui avait fait, comme à tous, une première visite d'arrivée. De plus, M. l'intendant Chevallier était chef de service. Il la lui devait. Mais il ne pouvait nier qu'il eût mis beaucoup plus de curiosité que de déférence en cette première visite.

Il avait été vite renseigné sur les faits et gestes de chacun. Quoiqu'il n'y eût pas grand'chose à dire sur l'intendant, — et pour cause, — on lui avait parlé de cette existence de moine-soldat, faisant très noir, très égoïste cet officier qui ne pouvait vivre "comme tout le monde."

Tout le monde, c'était la bande joyeuse qui courait les oasis avec les touristes et "faisait" les trains assidûment.

Il est vrai que, sans se rendre chaque matin au départ et chaque soir, vers cinq heures, à l'arrivée du train de Constantine, la vie se trouvait prise peu à peu dans le mouvement de tous.

Après quelque temps de séjour, on avait des étrangers de passage à recevoir. Ils arrivaient, recommandés par quelque camarade ou ami resté en France et l'on s'ingéniait pour leur faire fête. On était chez soi. C'était bien le moins qu'on en fit les honneurs, surtout quand les jeunes femmes étaient élégantes et jolies.

Les années suivantes, les amis des amis se multipliaient en de telles proportions que la saison devenait des plus animées. On se quittait parfois avec regret. Des relations s'établissaient, très aimables et chères. Il y avait aussi des coups de cœur, des passions, des drames silencieux qui s'élaboraient. Le ciel était trop pur, trop profond. La nature ardente, épanouie en l'ombre tiède de l'oasis, embaumait toute, voluptueuse, grissante... Pourquoi les blâmer ?

L'épouvantable été qui s'en venait après, les murant tout le jour en quelque petite chambre sombre,

étouffante, se chargeait, huit mois durant, de leur faire expier, et rudement, ces quelques heures de beauté et d'amour où s'était prise un instant leur jeunesse.

L'intendant, lui, n'avait jamais qui que ce soit qui le demandât. On eût dit qu'il n'avait rien laissé derrière lui, en France, qu'il n'avait plus sur terre ni parents, ni amis, un seul être s'intéressant à lui. Quand il s'en allait seul au long des allées écartées, les jeunes, l'apercevant, le montraient à leurs amis. On le citait comme une bizarrerie, une curiosité de l'endroit, une "impression" à noter.

Il ne venait jamais au cercle. Quand il s'y donnait une fête, inutile de l'inviter. Très correct, il envoyait sa cotisation, mais s'abstenait de paraître. La première fois, on avait insisté.

—Un deuil, peut-être ?...

—Oui... oui, un deuil, avait-il répondu d'une voix brève.

Pierre osa une seconde visite ; puis, prétextant des questions de service, il revint, et toujours il trouva en lui un supérieur bienveillant, un être bon, dont la simplicité de cœur le charmait. Il s'ingénia aussi à le rencontrer presque chaque jour dans les promenades qu'il faisait ; et ils traient à la ville, ensemble, au grand étonnement de tous.

Au cours des conversations nées dans le silence recueilli et la beauté des sentiers clairs glissant sous les palmiers inclinés, peu à peu, Pierre, dans son grand désir de le gagner, s'était livré, avait dit son vœu, le dernier but mis en sa vie douloureuse. Il ne parlait jamais plus du passé, ne précisait pas davantage. Mais il avait de la douceur à le faire, se sentant profondément écouté. Parfois l'intendant murmurait : "Mon pauvre petit !" hochant la tête et le regardait. Une émotion faisait trembler sa voix adoucie, affectueuse. Mais il ne disait rien de lui, ne se livrait pas. Jalousement, il gardait son secret.

Et, devinant, l'un chez l'autre, une même peine restée là, au cœur, indélébile, ces deux êtres s'unissaient en une communauté de foi et d'idéal dont le côté généreux agissait profondément sur Pierre.

—Comment avez-vous fait pour

l'apprivoiser ? demandaient les camarades.

L'apprivoiser ?... Pauvre homme !

Pierre le regardant s'éloigner, songeait à tout cela.

Là-bas il s'en allait, atteignait le fond du parc, la rue où il allait disparaître. Pierre remarquait sa haute taille, mince, flottante dans le crépuscule descendu, observait ses pas lents, affaissés, comme portant toute la douleur et la fatigue de la vie. Et il se souvenait d'une phrase, belle entre toutes, qu'il lui avait citée, telle que le maître l'avait écrite :

"Je vous enseigne le surhumain. L'homme est quelque chose qui doit être surmonté. Qu'avez-vous fait pour le surmonter ?"

II

Devant la petite église nichée dans la verdure, Pierre s'arrêta. Une jeune fille, vêtue de blanc, en sortait et descendait les marches, lentement.

Il l'avait déjà rencontrée à travers l'oasis, toujours seule, elle aussi. Il s'écartait un peu pour la laisser passer. Quand elle arrivait à sa hauteur, elle avait un beau regard franc illuminant la matité grave de son teint. Elle esquissait même un mouvement de tête, comme pour un salut, un merci qu'elle n'osait dire. Puis, quand elle avait passé, il s'arrêtait quelque temps, presque malgré lui, et il écoutait décroître dans le grand silence le bruit de ses pas.

C'était "la demoiselle blanche du Vieux Biskra."

Les Arabes l'appelaient ainsi parce qu'elle vivait au milieu d'eux dans une mesure en terre, réparée, aménagée tant bien que mal. Une vieille gouvernante lui servait de dame de compagnie. Et c'était tout. On n'en savait pas davantage.

Sous le porche, en haut des marches, Jacques Marelle apparut à son tour, un étui à violon sous le bras.

—Oui, nous venons de faire un peu de musique. Ah ! mon cher, quelle voix !... Le Père Flavien tenait l'orgue, extasié.

—Mais alors tu la connais ! Tu sais qui elle est ? ...

—Pas du tout. Elle est entrée à l'église, nous a écoutés quelque temps, puis s'est offerte à chanter ce que nous jouions. Le dernier morceau fini, elle s'est inclinée devant le